



Jusqu'à la garde de Xavier Legrand

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Comment vous est venue l'envie de faire du cinéma ?

J'aime beaucoup diriger les acteurs. Quand je suis en répétitions par exemple, je reste dans la salle pour regarder les autres travailler. J'adore la tragédie grecque, et je voulais en trouver un équivalent contemporain : travailler sur la famille, les meurtres en famille, les liens de sang... Je me suis aperçu que la violence conjugale constituait une sorte de tragédie contemporaine. J'ai donc voulu écrire sur ce sujet, mais je me suis rendu compte que je n'étais pas doué pour l'écriture théâtrale, qui exige style et poésie. Mon écriture, elle, est davantage liée à l'action, à l'image. J'ai d'abord écrit une histoire. Puis quand j'ai compris que j'avais envie d'images, j'ai écrit un scénario. Et c'est naturellement, petit à petit, que j'ai eu envie de le réaliser.

Vos parti-pris esthétiques sont nets, tranchés. Les avez-vous définis avec l'équipe ou aviez-vous déjà fait des choix précis en amont ?

J'avais, dès le début, des idées très précises. J'arrive avec un storyboard. En travaillant le découpage, je me suis rendu compte que j'ai une sorte

d'instinct : quand un cadre n'est pas juste, cela me saute aux yeux. Dès que j'écris, je conçois les cadres. Il faut donc trouver le décor qui corresponde. C'est pourquoi nous avons tourné les scènes de l'appartement en studio.

Comment avez-vous conçu la ville qui, même si elle n'est pas située, parvient à exister ?

J'aime les trajets au cinéma. Se mouvoir dans l'espace, dans un long couloir ou autour d'un immeuble, voilà des choses actives, que je ressens organiquement. Une fois obtenu le financement de la région Bourgogne-Franche Comté, il a fallu trouver une ZUP, une maison et un appartement précis... À Dijon, à Beaune, à Châlons-sur-Saône... Dans le film, les noms des villes sont fictifs, car je tenais, avec ce sujet, à ce que les lieux ne soient identifiés ni géographiquement ni socialement mais s'inscrivent dans une sorte de France éternelle.

En effet, par rapport au court métrage, vous avez gommé les marques du monde extérieur, notamment le background social de l'héroïne...

Ce sont le sujet et les situations qui me font décider de la façon dont je veux

raconter les choses. La femme est en danger à partir du moment où le père vient chercher son fils et que l'enfant endosse un rôle qu'il ne devrait pas tenir. Il n'y avait aucune raison d'aller ailleurs. Pas la peine de voir les personnages au boulot.

D'où vous vient ce sens de la construction d'un espace sonore comme vecteur de la dramaturgie ?

Pour ce qui est du son, je me suis aussi inspiré des témoignages de femmes : elles parlaient beaucoup des sons. « Quand il mettait la clef dans la porte, je savais que j'allais m'en prendre une »... « La façon dont il tirait la chasse d'eau, dont il claquait la porte »... Je me suis rendu compte que ce qui est terrorisant avant tout dans la violence conjugale, c'est l'appréhension de la violence, le fait de comprendre qu'elle est proche, de tout faire pour qu'elle n'éclate pas. C'est pourquoi je devais travailler cela : le silence, les sons, qui constituent autant d'indices et de symptômes.

Cela implique aussi une façon de dire le texte. Comment travaillez-vous le rythme avec les acteurs ?

Pour la première scène, par exemple, j'ai d'abord travaillé avec la juge et les deux avocates, toutes seules. Puis j'ai propulsé Léa et Denis au milieu d'elles pour qu'ils se sentent perdus. Déjà pendant le casting, je travaillais avec les acteurs le débit de la parole et

de la pensée. Du coup, ça parle, ça parle, ça parle, et soudain, c'est le silence. Un silence qui prend tout son sens. C'est ainsi que j'ai conçu le découpage. Je n'avais pas besoin de tourner des milliers de plans. Ce n'est pas parce que le montage est plus rythmé que l'action va aller plus vite. Et puis, c'est la scène d'exposition. On est en train de parler de personnages dont on ne sait rien, on les voit à peine, et on a envie de savoir.

Nous n'avons pas encore évoqué les enfants. Tant les personnages que les acteurs.

J'ai construit les personnages des enfants en fonction des études sur le sujet. En général, les garçons se comportent de deux façons opposées : soit ils reproduisent la violence, soit ils développent un syndrome d'hypervigilance. C'est le cas de Julien qui essaie de défendre sa mère par tous les moyens. Quant aux filles, elles ont tendance à fuir la cellule familiale précocement pour fonder une nouvelle famille, de façon toute aussi précoce. D'ailleurs, on se demande si Miriam, elle aussi, n'a pas eu sa fille très jeune. Ce sont des schémas qui se transmettent de génération en génération. Le personnage de Joséphine permettait aussi que le film respire, qu'il contienne de l'amour, de l'espoir, des étirements. Lorsque je fais un casting, je travaille sur des scènes à

partir desquelles je fais improviser les comédiens. Pour Mathilde Auneveux, c'était *Quai Ouest* de Koltès. Puis je lui ai fait faire des essais. Pour ce qui concerne Thomas Gloria (Julien), qui prend des cours de théâtre depuis trois ans mais qui n'avait jamais tourné dans un film, je l'ai fait travailler, au casting, une scène tirée de *La Pianiste* de Haneke. Il s'agit de la scène où le professeur engueule son élève parce qu'elle l'a vu regarder des revues pornographiques dans un kiosque. Celui-ci ne parle pas, mais se fait laminer. C'est ce que je cherchais, un enfant qui écoute.

Le double sens du titre est-il volontaire ?

Je ne pensais pas à la garde à vue. C'est le titre anglais (*Custody*) qui joue sur ce sens-là. Mais il y a un quadruple sens. Il y a « jusqu'à la garde alternée ». Il y a « jusqu'à la garde de l'épée » (quand on enfonce celle-ci profondément). On dit aussi : « je vais t'emmerder jusqu'à la garde », c'est-à-dire jusqu'au bout. Et puis, il y a le sens de *The Deep Throat* : sucer jusqu'à la garde, une expression qui évoque la domination masculine. J'aime ce titre car il évoque bien l'objectif du personnage d'Antoine : aller jusqu'au bout, jusqu'au plus profond. ●

Extraits d'un entretien réalisé par Jean-Christophe Ferrari et Emmanuel Rapiengeas à Paris le 22 décembre 2017, *Positif* n°684, février 2018

« Retirer le gras, être à l'os »

Pour aller plus loin...

Le projet initial de Xavier Legrand était de réaliser une trilogie de courts métrages mettant en scène le même couple avec des acteurs différents à plusieurs étapes de leurs vies qui sont respectivement la fuite, le problème de la garde des enfants et la tentative d'homicide. C'est dès le montage de son premier court métrage, *Avant que de tout perdre*, qu'il réalise qu'une forme de déséquilibre apparaît et que finalement, la garde et la tentative d'homicide coexistent. Il a donc décidé d'en faire un long métrage. Les deux films abordent tous deux le drame social, la violence conjugale tout en mettant le spectateur sous tension. C'est un sujet qui tient particulièrement à cœur au réalisateur et qu'il estime trop peu traité. « Je voulais continuer à m'interroger sur la nature de cette violence, sur la domination masculine, sur le couple, la folie de la possession et, comme je suis passionné de faits divers, sur la famille au cœur desquelles se trament la plupart des crimes. Je désirais aussi en apprendre plus sur la distinction entre le couple conjugal et le couple parental. Un conjoint violent fait-il forcément un mauvais parent ? Comment en juger ? J'ai enquêté sur ce sujet », explique-t-il. En France, une femme meurt tous les deux jours et demi des suites de ces violences. Xavier Legrand a décidé de traiter de ce sujet en maniant le suspense comme pouvait le faire Chabrol, ou Hitchcock pour ne citer qu'eux, et non pas seulement comme un dossier d'actualité. ●

Jusqu'à la garde de Xavier Legrand

SYNOPSIS



Le couple Besson divorce. Pour protéger son fils d'un père qu'elle accuse de violences, Miriam en demande la garde exclusive. La juge en charge du dossier accorde une garde partagée au père qu'elle considère bafoué. Pris en otage entre ses parents, Julien va tout faire pour empêcher que le pire n'arrive.

En salles à partir
du 7 février 2018

France – 2017 – 1 h 33

Scénario et réalisation

Xavier Legrand

Avec

Denis Ménochet
Léa Drucker
Thomas Gioria
Mathilde Auneveux
Mathieu Saïkaly
Florence Janas
Saadia Bentaïeb
Sophie Pincemaille
Émilie Incerti-Formentini

Image

Nathalie Durand, A.F.C.

Montage

Yorgos Lamprinos

Produit par

Alexandre Gavras

Distribution



www.hautetcourt.com



© Laurent Champoussin

Xavier Legrand

En parallèle d'une carrière de comédien au théâtre, à la télévision et au cinéma, c'est en 2013 que Xavier Legrand tourne son premier court métrage *Avant que de tout perdre*, qui est sélectionné dans une centaine de festivals à travers le monde. Nommé aux Oscars en 2014, le film a obtenu de nombreuses récompenses, notamment quatre Prix (dont le Grand Prix du Jury) au Festival International du Court Métrage de Clermont-Ferrand en 2013 et le César du Meilleur Court Métrage en 2014. *Jusqu'à La Garde* est son premier long métrage.

Ce document
vous est offert par
votre salle et l'AFCAE

AFCAE

ASSOCIATION FRANÇAISE DES
CINÉMAS ART & ESSAI

Créée en 1955 par des directeurs de salles et des critiques, et soutenue par André Malraux, l'Association Française des Cinémas Art et Essai (AFCAE) fédère aujourd'hui un réseau de cinémas Art et Essai indépendants, implantés partout en France, des plus grandes villes aux zones rurales. Comptant à ses débuts 5 salles adhérentes, elle regroupe, en 2016, 1 100 établissements représentant près de 2 400 écrans. Ces cinémas démontrent, quotidiennement, par leurs choix éditoriaux en faveur des films d'auteur et par la spécificité des animations et événements proposés que la salle demeure, non seulement le lieu essentiel pour la découverte des œuvres cinématographiques, mais aussi un espace de convivialité, de partage et de réflexion.

À travers le Groupe *Actions Promotion* de l'AFCAE, qui réunit des représentants des cinémas de toutes les régions, les salles Art et Essai soutiennent des films pour :

- favoriser la diffusion et la circulation des œuvres cinématographiques dans toute leur diversité;
- découvrir et accompagner de jeunes auteurs;
- suivre la carrière de cinéastes et auteurs reconnus.

Association Française des Cinémas Art et Essai

12 rue Vauvenargues – 75018 Paris
T 01 56 33 13 20

www.art-et-essai.org

Édité en partenariat avec la revue
POSITIF

Avec le concours du

